

JE CHANGE DE FILE

Sarah Doraghi

Mise en scène Isabelle Nanti et Sharzad Doraghi-Karila

Mardi 11 décembre à 20h

La Lucarne, Arradon

A partir de 10 ans

Le Monde

Juillet > septembre 2017

UNE RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE À L'ARRÊT



Sarah Doraghi INIMITABLE DÉRISION

D'origine iranienne, la journaliste et chroniqueuse dans l'émission « Télématin » sur France 2 monte également sur scène depuis 2013 pour raconter, avec humour et tendresse, son parcours d'exilée... histoire de rire ensemble.

PAR ANTOINE FLANDRIN

Elle n'a pas fini son café qu'elle en commande un autre. Et même un troisième. « Mais pour plus tard », prévient-elle. Sarah Doraghi aime en rajouter. La marque de ceux qui ne s'arrêtent jamais. Tous les jours, depuis dix ans, elle se lève aux aurores pour animer « Télématin » au côté de William Leymergie sur France 2. Et, depuis 2013, elle joue au moins quatre soirs par mois un one-woman-show intitulé *Je change de file*.

Ce spectacle raconte son histoire, celle d'une Iranienne arrivée en France avec ses deux sœurs, en 1983, pendant la guerre Iran-Irak. Alors âgée de 10 ans, elle ne parlait pas un mot de français. « A Téhéran, nos parents n'avaient pas le

temps de nous raconter des histoires pour enfants. On était au milieu du salon et on les entendait parler de tel quartier qui avait été bombardé, de tel cousin qui avait été arrêté, de telle voisine qui avait été blessée, se souvient-elle. Tout à coup, j'arrive à Paris, j'allume la télé, je vois Pac-Man, "Récré A2", Pas de pitié pour les croissants, Dorothee et Corbier. Forcément, c'est un choc. »

JOUER AVEC LES MOTS

Sur scène, Sarah Doraghi s'amuse de ces contrastes aussi saisissants que cocasses. Avec tendresse, elle croque les « expressions foireuses » de sa mère arrivée en France six ans après elle. Des figures de style involontaires, telles que « S'ennuyer comme un remords » ou « La

France est le plus beau pays par terre ». Sarah Doraghi, qui se délecte de les prononcer avec l'accent iranien, les a répertoriées dans un livre intitulé *Là, tu dépasse les borgnes* (First, 2012). « J'ai appris le français en jouant avec les mots, explique-t-elle. J'enregistrais les chansons à la radio, comme L'Anamour, de Serge Gainsbourg, et je les écoutais et les réécoutais et, quand je ne comprenais pas, je regardais dans le dictionnaire. »

A l'école, il arrivait que ses camarades se moquent d'elle quand elle écorchait un mot. Elle dit s'en être sortie grâce à Muriel Robin. « Au départ, je ne savais même pas que c'était une humoriste, assure Sarah Doraghi. Tout ce que je comprenais, c'était que cette femme qu'on laissait parler en public avait une autorité

et un aplomb incomparables. Mes parents, restés en Iran, n'étaient pas là pour me protéger, j'ai donc utilisé sa voix pour qu'on ne m'emmerde pas. C'est une arme incroyable qui m'a beaucoup aidée et qui m'aide encore dans les moments d'angoisse. » Depuis, elle a rencontré celle qu'elle appelle la « patronne absolue » du rire français.

Bien qu'elle ait fait rire des milliers de personnes lors de ses nombreuses représentations (une centaine au compteur, à Paris et en province) et lors de ses apparitions à la télévision (elle est passée chez Michel Drucker dans « Vivement dimanche »), Sarah Doraghi ne se considère toujours pas comme une humoriste. « La vraie vie pour moi, c'est "Télématin", certifie-t-elle. Le seul-en-scène, c'est mon parcours personnel, une histoire vraie de bout en bout. »

Une façon de se délester du poids d'avoir à faire rire ? Sarah Doraghi situe son spectacle davantage dans la veine autobiographique de Marjane Satrapi que dans celle des humoristes français d'origine iranienne, comme Kheiron et Kyan Khojandi, dont les sketches s'appuient avant tout sur le registre du gag et de l'improvisation. « J'aime partager ce qui me fait marrer : les gens, leur façon de parler, de répéter toujours la même chose, explique Sarah Doraghi. Je trouve ça drôle d'observer les émotions et les déformations des visages : cette façon très française d'annoncer avec le sourire qu'on a perdu son job en 2012 ou cette manière très britannique de parler avec la bouche quasiment fermée. »

Sur scène comme en terrasse, elle adore imiter les accents iranien, américain, anglais, parisien, mais aussi sri-lankais. Les imitations des accents marocains de Gad Elmaleh et portugais de D'jal ne lui ont pas échappé, mais ses humoristes préférés sont Pierre Desproges et Pierre Palmade.

C'est à une autre humoriste française qu'elle doit sa présence sur les planches. En 2012, Isabelle Nanty lui demande d'écrire un sketch pour un spectacle organisé au profit de l'association humanitaire L'un est l'autre. Malgré une « trouille bleue », elle s'en sort haut la main. « A la fin du spectacle, Isabelle Nanty a annoncé devant tout le monde

qu'elle allait m'inscrire au Cours Florent, puis monter un spectacle. C'était très gênant. Je l'ai rappelée plusieurs fois pour lui expliquer qu'il y avait un malentendu. Elle n'a rien voulu savoir. »

Pendant deux mois, elle assure sa chronique « Culture en régions » pour « Télématin », avant de filer à l'autre bout de Paris, pour prendre des cours de

« Je trouve ça drôle d'observer les émotions et les déformations des visages : cette façon très française d'annoncer avec le sourire qu'on a perdu son job en 2012. »

théâtre. Un rythme effréné auquel elle a fini par s'habituer. Ce vendredi 19 mai, sa journée est aussi chargée : avant d'aller jouer à Laon, dans l'Aisne, elle a fait la queue à l'ambassade d'Iran pour voter. « C'est la première fois que je vote pour une élection présidentielle en Iran, avoue Sarah Doraghi. Je le fais parce que l'Iran va mieux. Je n'aimerais pas qu'on retourne dans la gadoue. »

BOMBARDEMENTS

De la guerre, des « morceaux de traumas » sont restés : la sirène des pompiers chaque premier mercredi du mois lui rappelle systématiquement les alertes rouges qui précédaient les bombardements. Dans sa famille, on garde un souvenir très précis de ces moments terrifiants. A la suite d'une alerte, alors que la famille part se cacher dans la cave, Sarah Doraghi se réfugie dans une épicerie. « J'ai mangé un nombre incalculable de Kit Kat en promettant au vendeur que mes parents allaient le rembourser, conte-t-elle. Quand ils m'ont retrouvée, j'avais le visage couvert de chocolat. »

Cette épicerie, Sarah Doraghi y est retournée la dernière fois qu'elle s'est rendue en Iran, en 2015. Ce voyage avait été d'une saveur particulière. « Le premier jour, dans le taxi, je voyais des écolières avec le foulard noir, je me suis dit que ça aurait dû être ça ma vie », lâche-t-elle. Pour autant, elle n'a ressenti aucun

malaise. « Quand je marche sur le sol iranien, je me dis : "voilà un endroit où personne ne pourra jamais me dire que ce n'est pas chez moi". »

En France, Sarah Doraghi n'a jamais été victime de racisme, mais elle a dû montrer patte blanche pour obtenir son passeport en 2009. Elle a dû chanter la Marseillaise au milieu d'une centaine de personnes qui venaient d'obtenir la nationalité française. « Je me souviens de ne pas m'être sentie à ma place, reconnaît-elle. Tout le monde murmurait timidement un truc dans sa barbe. Mais j'ai été saisie : à ce moment-là, je me suis dit que cent personnes venaient d'être mises à l'abri par la France. J'ai eu la chair de poule et j'ai senti les larmes monter alors que je ne pleure jamais. »

Son passeport, elle l'embrasse désormais à chaque fois qu'elle monte sur scène. « Il me rappelle que je dois être à la hauteur du pays qui m'a accueillie. » Ce passeport lui a permis d'aller à New York, où elle a retrouvé son père qu'elle n'avait pas vu depuis quinze ans. Elle est ensuite allée avec une amie à Los Angeles, la fameuse « Téhérangeles » où vivent près d'un million d'Iraniens. A son retour à Roissy, elle n'a pas eu à se coltiner la file d'attente pour les ressortissants non européens. Elle a changé de file. Prochaine escale : du 7 au 29 juillet 2017, le Théâtre du Chêne Noir pendant le Festival d'Avignon (Vaucluse). ●